

## explosion prévue pour 14h01

12 mai 2010 - 13h38



Crédit : domaine public



Crédit : CC-BY-2.0 : Floris Looijesteijn

Caupo avait passé le coup de feu de midi seul ! Désespérément seul ! Non qu'il n'était pas capable de gérer la cuisine, la salle, le bar et la caisse par lui-même, non. Evidemment qu'il le pouvait : il venait bien de faire au moins trente couverts à partir des préparations laissées par Saule. Mais quel était l'intérêt d'avoir du personnel s'il devait tout faire tout seul ? Un personnel rémunéré, qui plus était. Certes peu, mais tout de même ! Il avait passé le service à zigzaguer dans l'auberge,

prenant de temps à autre une seconde pour se poster en bas de l'escalier qui menait aux chambres et hurler à plein poumons : « *MERLE !* ». S'il en avait eu le temps, il serait monté lui-même à la mansarde et aurait trainé son commis en bas par la peau du cou. Il ne faisait jamais ça ! 13h30 passées ! Que lui prenait-il, de jouer ainsi au sourd ? L'aubergiste n'avait en revanche aucun doute sur un point : il était dans sa chambre. Il savait toujours qui entraît et sortait de son établissement.

Il encaissa la table 10, souhaita une bonne journée à la 8 et disparut dans la cuisine préparer le dessert de la 3. Il fulminait. Son commis allait se prendre la raclée de sa vie. Rageusement, il saupoudra des paillettes argentées sur le morceau de cake au chocolat amer, non sans lancer un regard mauvais à la vaisselle qui avait été empilée à la hâte autour de l'évier. Puis il repassa en salle, son sourire revenant instantanément en mode « *aubergiste professionnel* » qui n'infligeait pas sa mauvaise humeur aux clients.

— Et le gâteau de la petite dame, dit-il en le déposant devant une petite femme à l'air sérieux.

Il alla se poster un instant derrière son comptoir, se demandant s'il devait – une fois de plus – virer Merle. Il se débarrassait souvent de son équipe, mais les réembauchait avec la même prestance. Saule, d'ailleurs, ne prenait même plus la peine d'attendre : lorsqu'elle était renvoyée le matin, elle revenait avant le service de midi. Maugréant, l'aubergiste s'en fut débarrasser la table 10 et prépara l'addition de la 3. Il aurait eu le temps de monter les trois escaliers qui le séparaient des combles, mais la dernière cliente allait bientôt partir et il n'avait plus réellement besoin de l'oiseau de façon imminente. Il y avait la vaisselle. Et il était d'ailleurs pour le moins inquiétant que son commis la laisse s'accumuler ainsi, lui qui aimait tant la froter.

14h... Il se posta une dernière fois en bas des escaliers :

— MERLE, TU AS CINQ SECONDES POUR DESCENDRE, SINON C'EST MOI QUI VIENS TE CHERCHER !

Sa paupière gauche se mit à battre, signe que sa colère ne tarderait pas à éclater. Il s'écoula encore une poignée de minutes, puis – rouge de rage – il attrapa vigoureusement la rampe de l'escalier. Son pied sur la première marche, il décompta les secondes. Cinq, comme annoncé. Et – si l'oiseau ne montrait pas le bout de son bec – il se chargerait de le faire descendre de son perchoir. Le Merle en sauce risquait de figurer au menu du soir.

Le ballet de Caupo allant et venant entre la salle et les cuisine, en perdant (ou gagnant, selon le sens de passage de la porte) son sourire n'avait pas de prix. C'était une danse improbable, qui n'arrivait qu'une fois l'an (et encore), et qui aurait mérité bien meilleur public que celui des chats de l'arrière-cour, alignés derrière la vitre de la fenêtre qui surplombait l'évier. Ce n'était certainement pas des mains du patron qu'ils allaient recevoir

quelque chose. Caupo ne nourrissait jamais les félins, et peut-être ces derniers le savaient-ils, car ils affichaient un air quelque peu blasé. Au lieu de ça, il poursuivait sa sarabande, semblable à la parade nuptiale de quelque créature magique dans le fin fond des bois.

Les injonctions de l'aubergiste étaient toutes restées sans réponses. Toutes. D'ordinaire, Merle descendait rapidement, au premier appel même, pouvait-on dire, car le courroux de Caupo était l'une des choses qu'il redoutait le plus au monde. Son silence était anormal. Totalement anormal. Et Caupo finirait sans doute par le réaliser.

Depuis sa mansarde, il avait bien sûr entendu ses vociférations mais n'avait pas trouvé l'énergie suffisante pour bouger. Assis sur sa couche, il avait croisé les bras sur ses genoux de gamine et posé sa tête sur le tout. Elle lui semblait lourde... Trop lourde... Ses cheveux, d'un blond cendré épais, tombaient autour de lui comme un rideau de pluie.

Un long moment passa encore. Bien plus long que les cinq secondes que Caupo avait incluses dans son ultimatum. Et le seul bruit qui vint de l'escalier fut celui d'un craquement spontané du bois bien sec.

*5, 4, 3, 2, 1... 14h01 !*

Caupo fonça tel un minotaure dans l'escalier, enjambant les marches quatre par quatre. Lorsqu'il arriva au deuxième étage, son visage était déjà passé de rouge à écarlate et - lorsqu'il arriva à la mansarde - il était résolument cramoisi. D'un geste rageur, il ouvrit la porte de la chambre de l'oiseau, et le trouva là. Il avait l'apparence d'une fillette, de quelques six ou sept ans, qu'il tira sur le palier. Caupo ne faisait jamais cas des apparences de Merle, sauf lorsqu'il prenait la forme d'un bébé : il leva la main, prêt à l'abattre sur le visage de la fillette. S'il ne voulait pas descendre l'escalier, l'avoinée qu'il allait lui mettre le ferait sans doute rouler jusqu'à la plonge. Pourtant, quelque chose l'arrêta, et il laissa lentement sa main retomber le long de son corps, observant son commis en silence. Avait-il conscience de sa présence ? Il était en train d'en douter.

Il le regarda un instant sans mot dire, puis l'attrapa délicatement par les épaules et le força à s'asseoir avec lui sur la première marche de l'escalier. Cette



Crédit : Team Lutetia

dernière n'était pas très large et le bois était usé. Caupona n'avait jamais pris la peine de recouvrir cette portion d'escalier de tapis : les clients n'avaient pas de raison de monter jusque-là. Ses sourcils froncés, il demanda à la petite fille, d'une voix douce qu'on lui entendait rarement :

— Ça va, mon garçon ?

Sa main toujours sur les épaules de l'enfant, il la remua doucement comme pour le ramener à la réalité.

Lorsque le patron avait fait irruption sous les poutres branlantes de la petite chambre grise, dans un bruit douloureux de porte, Merle n'avait pas bougé. Il avait eu l'air trop grand pour ce lieu étriqué où il s'était élevé de toute sa stature. Depuis son lit qui n'avait pas de sommier, sous la sous-pente, l'oiseau ne l'avait même pas regardé se planter devant lui et lever la main pour lui en coller une. Ses yeux étaient perdus quelque part vers le pichet d'eau, et le seul mouvement qu'il avait fait avait été de fermer ses paupières pour anticiper ce qui allait lui tomber dessus. Il se fichait de se prendre une raclée. Caupo pouvait même le tuer, s'il en avait envie, ça n'avait vraiment aucune importance.

Cependant, la grande main du tavernier, après avoir flotté un court instant dans l'air, était retombée au flanc de sa cuisse. Caupo n'était pas du genre à arrêter son geste mais Merle ne le réalisa pas vraiment. Peut-être la torgnole était-elle tombée et ne l'avait-il pas sentie, tant il se sentait déconnecté de la réalité. Il ne se rendit pas vraiment compte non plus du moment où Caupo le tira de sa retraite et le mena jusqu'au palier où il le fit asseoir sur la première marche. Merle ne tenait pas sa tête, et elle vint se flanquer contre le mur décrépité.

La main de Caupo bougea, sur son épaule, et peut-être le changeforme la sentit-il un peu. Ou alors fut-ce la question qui lui parvint qui déclencha une quelconque réaction dans son esprit épuisé. S'il allait bien...

— Non , dit-il seulement.

Et vraiment, il ne voyait pas quoi ajouter.

Si Caupo avait parfois levé la main sur Merle, il n'avait jamais essayé de le tuer. S'il avait pu lire les pensées du jeune-homme, l'aubergiste aurait été très étonné que le changeforme l'imagine capable de mettre fin à ses jours. Depuis qu'il avait échoué dans son établissement, il avait toujours considéré son commis comme son propre fils. D'ailleurs, tout bien considéré, Caupo avait historiquement eu beaucoup plus de raisons d'étrangler Enguerrand, et ne l'avait pourtant jamais fait. Enfin... peut-être une fois, mais pas longtemps.

Silencieux, il détailla l'oiseau, qui semblait à bout de forces. Il n'était pas habitué à ce genre de situations et se demandait si Merle était souffrant. Ne sachant pas si ce serait approprié, il demanda :

— Tu veux qu'on en parle ?

Son visage était redevenu calme, même sa paupière gauche ne frétillait plus. Il était sincère et – même s'il n'était pas très à l'aise dans ce genre de discussions – il serait prêt à retourner Lutèce si l'oiseau avait un problème, ce qui était apparemment le cas.

Un long, long silence suivit la question de l'aubergiste. Si long que l'on aurait pu se demander si Merle allait produire le moindre son. Est-ce qu'il respirait seulement toujours ? Il semblait que sa cage thoracique, minuscule même pour une gamine de six ans, était presque immobile sous ses vêtements noirs.

Généralement, il réglait seul ses problèmes. Il en avait eu beaucoup, au cours des années qu'il avait passé chez Caupo. Parfois, il avait été un peu plus silencieux que d'ordinaire, un peu moins efficace, distrait, préoccupé, inquiet, mais jamais il n'avait atteint ces sommets de mutisme et surtout d'apathie. Quand quelque chose n'allait pas, il se montrait généralement plus fort qu'il ne le croyait lui-même, et faisait passer son travail à l'auberge avant ses introspections. Caupo le savait. Et c'était sans doute l'une des raisons pour lesquelles il avait senti que quelque chose clochait véritablement.

En parler... Est-ce que c'était une bonne idée ? Merle n'en était pas sûr. Et même s'il l'avait voulu, aurait-il pu trouver les mots pour expliquer ce qui s'était passé au Jardin du Luxembourg, et la confusion qui régnait depuis en lui-même ? Au lieu de répondre par des mots, il poussa un long soupir, un peu déchirant. Ses yeux étaient chargés de larmes, et ceci arrivait peu. Merle avait souvent l'air perdu, mais il ne pleurait jamais.

Caupo respecta le long silence de son commis. Lui non plus n'avait pas la parole facile, et il avait bien conscience des dimensions que ces difficultés prenaient chez l'oiseau. Il aurait bien été lui chercher quelque chose à manger histoire de lui donner des forces, mais il craignait de le laisser seul sur cette marche. Lui qui avait prévu de le faire dégringoler à coup de torgnole s'inquiétait maintenant qu'il puisse s'évanouir.

En soupesant la gravité de ce silence, l'aubergiste eut en réalité une formidable intuition de ce qui s'était passé. Peu de temps avant, son ancien camarade d'école, Léandre Walsingham était entré en contact avec lui. Pour lui indiquer qu'Enguerrand avait été vu, qu'il allait bien, mais également pour lui signifier qu'il parlerait tôt ou tard à Merle. Était-il passé à l'acte ? La chose lui semblait de plus en plus probable.

Oui, il avait toujours *su*, depuis le moment où il avait vu les cheveux noirs de cet oiseau-là reposer sur la table où il s'était endormi. L'implication de son ancien ami de Pandimon, il l'avait soupçonnée nettement plus tard. Au moment de cette récente missive, à vrai dire. Et il voyait dorénavant d'un œil très différent l'histoire qui avait bien pu être celle du changeforme qu'il avait dorénavant entre les mains. En entendant le long soupir de son

commis, il comprit qu'il n'était pas prêt de parler et décida donc de se lancer maladroitement par lui-même.

— Tu sais, Merle...

Sa voix semblait trop grave.

— Il y a des gens qui ont des vies simples, d'autres des vies compliquées. La tienne aurait pu être plus simple, et elle risque de ne pas aller en s'arrangeant, mais c'est ta vie et tu ne peux pas l'échanger, alors autant te faire une raison.

Il n'était pas sûr que ça aiderait.

— Tout ce qui nous arrive se révèle positif, au final. Regarde. Si ma Soline n'était pas partie avec cet... *aventurier*... quand Enguerrand était petit, ma vie entière aurait été différente. Je ne vous aurais sans doute pas engagés, Saule et toi.

Il déglutit, plus ou moins difficilement.

— A l'époque, j'ai été très malheureux, mais tu vois – maintenant – je n'échangerais ma vie pour rien au monde. Tôt ou tard, dans dix ans peut-être, toi aussi tu regarderas en arrière et tu réaliseras que - grâce à ce qui s'est passé à ta naissance - tu as pris un meilleur chemin.

La torgnole qui n'était pas tombée prenait une autre teinte.

— Tu es différent de ce que tu aurais dû être, tu n'as pas le caractère de ceux qui auraient dû t'élever, et ce sera ta force.

S'il n'était pas clair qu'il savait, alors ce serait dorénavant le cas. Il s'arrêta un instant. Il avait beaucoup parlé, et de choses très personnelles : il avait prononcé le nom de la mère d'Enguerrand, sans doute pour la première fois devant Merle. Il le regarda droit dans les yeux et ajouta enfin avec prudence :

— Merle, as-tu vu mon vieil ami Léandre, récemment ?

Certes, ils s'étaient éloignés au fil du temps, mais de le présenter de la sorte rassurerait peut-être ce qui pouvait encore l'être de son commis.

Merle savait que Caupo partageait son aversion pour trop de paroles. Ils s'était toujours senti proche de lui, sur ce point. Lorsqu'Enguerrand se protégeait dans des flots verbeux, eux se terraient dans un mutisme rassurant. Leur différence, cependant, résidait dans les sentiments qui perçaient le silence. Caupo bouillonnait aisément, devenait rouge, grondait. Merle sentait au contraire ses jambes se dérober, tremblait, se parait d'un regard absent. Le patron connaissait bien son commis. Lui donner à manger n'aurait servi à

rien : il n'aurait rien avalé. Encore moins que d'ordinaire.

Il se doutait que Caupo en savait, des choses. Il avait parfois parlé à demi-mots, comme en ce soir de Brandy-Piment où Enguerrand avait fini par le remonter dans sa chambre. Il était celui qui, le premier, avait fait un pas en arrière en le voyant sous sa véritable forme. Il était aussi le seul à lui dire en face à quel point elle provoquait le trouble. Il aurait sans doute pu lui en dire plus. Mais s'il ne l'avait jamais fait, c'était pour le protéger, sans doute. La tête toujours posée contre le mur, il écouta la voix de l'aubergiste s'élever dans la cage d'escalier dans un immense effort pour écouter et comprendre. Il sentit tout de suite que c'était important. Peut-être au ton de Caupo, peut-être au registre de langue qu'il employait et qui ne lui était pas ordinaire.

Ses yeux perdus sur le crépit, il écouta ce qu'il pensait de la complexité de son existence et sur la place qui serait la sienne dans dix ans. Merle ne se projetait jamais. Pas même le lendemain. Et en cette heure, dix années lui semblaient être plusieurs existences. A présent, il savait qu'il n'aurait pas dû survivre plus d'un jour. Pouvait-il avoir la certitude qu'on le laisserait vivre si on le retrouvait à présent ? L'angoisse de cette pensée là le poussait à la refouler, mais elle continuait de nouer sa gorge et son estomac.

Lorsque Caupo évoqua *sa Soline*, celle dont Merle n'avait jamais entendu prononcer le nom et à laquelle les allusions étaient restées éparées au cours de toutes les années qu'il avait passées au Chat qui Pêche, il cligna une seule fois des paupières sur ses yeux brouillés. Perdre ceux qu'on aimait devait être bien pire que de ne jamais avoir eu d'attaches. Le déterminant possessif que Caupo apposa devant son nom fit remonter depuis le fond de sa poitrine un pincement un peu semblable à celui qu'il ressentait avant ses transformations. Pourtant celui-ci n'en annonçait aucune. Des attaches, il en avait à présent quelques-unes, quoique minces. Et il n'en imaginait que mieux ce que le tavernier avait vécu au départ de son épouse.

Non, il ne pensait pas pouvoir se satisfaire un jour de la vie qui était la sienne. Un moment, depuis qu'il vivait chez Caupo, il avait cru qu'il pourrait trouver cette quiétude à laquelle il aspirait. Il l'avait cru si fort qu'il s'était même laissé aller à une joie ectopique. Saule, Enguerrand, Caupo, Seamus... Tous avaient été témoins de changements en lui, depuis ce jour lointain où il s'était endormi sur la table de la taverne. Mais ce soir, on aurait dit que tous ces jours passés n'étaient plus que poussière sur les lattes des mansardes.

« *Ceux qui auraient dû l'élever* »... Son souffle redevint court et sa respiration s'accéléra sous l'effet de cette simple parole, et Caupo le remarqua sans doute. Puis tout fila très vite et, déjà, son patron l'interrogea sur Léandre Walsingham. L'évocation de ce seul nom lui brouilla encore plus la vue. Malgré tous les efforts de Caupo, il n'arriverait pas encore à prononcer un mot tant sa gorge était nouée. Il s'en sentait extrêmement coupable. Jamais l'aubergiste n'avait fait preuve d'autant de prévenance et d'attention à son égard. Et il se sentait ingrat de ne pas pouvoir répondre à ce qu'il lui

demandait. Il se détestait, depuis toujours. Mais en ce jour plus que jamais. Il ne put que fermer les yeux encore une fois, et une larme tomba sur la poussière de l'escalier, remplaçant peut-être la réponse que Caupo attendait.

Oui, Caupo prenait sur lui pour lui parler ainsi. L'aubergiste se sentait sans doute aussi mal à l'aise que l'oiseau se sentait malheureux et terrifié et pourtant, les quelques réactions qu'il glanait l'encourageaient. Il était convaincu qu'il avait réagi lorsqu'il avait parlé de Soline, et – à présent qu'il venait de parler de Léandre – ce qu'il provoquait lui était doublement douloureux. Il se demanda si Merle lui en voulait de ne pas lui en avoir parlé lui-même et plus tôt. Assis sur sa marche, les paroles qu'il prononçait semblaient lui racler les poumons et la gorge, et pourtant il continua... pour son commis.

— Tu sais, je l'aimerai toujours, ma Soline. J'aurais voulu qu'elle reste, mais elle aurait été malheureuse de ne pas vivre la vie pour laquelle elle était faite. On ne peut pas lutter contre sa nature. Regarde comme les Ombres t'ont attiré, toi aussi : tu ne peux pas aller contre ça, tu es fait de ça. Mais même si tu devenais... l'héritier des de Malebrumes ou je ne sais quoi... tu resterais mon fils de cœur, à moi.

Il marqua une pause. Ce qu'il venait de prononcer lui semblait terrible de conséquences, et d'un surréalisme qui le peinait. Pourtant, il savait que ce pourrait être une option. Il lui était difficile de parler à cœur ouvert.

Il avait fallu du temps à Merle pour réaliser à quel point sa chance était grande d'avoir atterri au Chat qui Pêche, pour voir Caupona au-delà de sa carapace de patron bourru, pour admettre qu'il avait un semblant de foyer. Au début, il n'avait cru qu'à une étape de plus dans ses errances. Mais les mois avaient passé, et il était toujours là, au milieu de gens qui le traitaient comme une famille, et il n'avait été qu'à peine en train de réaliser sa chance lorsque Léandre Walsingham était venu tout mettre sens dessus-dessous dans sa vie. Il n'y avait pas que le corps de Merle qui se transformait sans cesse sans se stabiliser. Il y avait toute son existence avec. Et il n'en pouvait plus de cette inconstance qui semblait lui refuser encore et encore le calme dont il voulait désespérément. Une chose était certaine, malgré tout, il éprouvait une reconnaissance sans limite vis à vis de Caupo. Pour tout. Depuis le début. Même pour les torgnoles, parce qu'elles avaient toujours eu raison d'être. Et sur cet escalier, en cette heure, il lui devait encore plus. Oui, il savait à quel point il devait être pénible à l'aubergiste de s'adresser à lui ainsi. Et plus que tout, il ne l'avait jamais entendu parler à Enguerrand de cette façon-là.

Son « *fils de cœur* ». Merle le sentait de façon inconsciente, bien sûr, mais il n'avait jamais vraiment voulu s'en convaincre de peur d'être déçu si la réalité avait été autre. De la même façon, il n'avait jamais cherché à trop bien s'installer dans sa mansarde de peur d'y porter trop d'attachement

et de souffrir le jour où on le mettrait dehors. Il se sentait stupide et plus ingrat encore.

— Excuse-moi, Merle, souffla Caupo, alors qu'il n'avait jamais prononcé ces mots-là. J'aurais sans doute dû te dire tout ça moi-même. Je me suis toujours dit que je le ferais un jour, et je n'ai jamais trouvé le courage. Je ne savais pas que Léandre avait quelque chose à voir avec ça. Tu aurais aussi bien pu être...

Il n'était peut-être pas la peine d'en rajouter. Il renonça.

— Il ne m'en a parlé que depuis très peu de temps.

Il se redressa : ce qu'il allait dire était important.

— Ecoute-moi, j'avais peur pour toi, mais maintenant je suis presque soulagé. Léandre a des défauts, beaucoup, et il est dramatiquement proche de la Maison de Malebrumes. Mais tu peux lui faire confiance. S'il t'a sauvé à ta naissance, il ne te laissera pas tomber. Il ne fait rien à la légère, et il risque sa tête également. Fais-lui confiance, tout se passera bien.

Il y avait quelque chose de pressant dans la voix de l'aubergiste, comme si la vie de l'oiseau dépendait de ce conseil. Alors, il attrapa ce dernier par l'épaule comme il l'avait fait précédemment, mais l'attira vers lui, posa sa tête contre la sienne et lui répéta plus doucement pour le rassurer.

— Tout se passera bien.

Lorsqu'il comprit les regrets de Caupo pour ne pas lui avoir dit lui-même ce qu'il avait toujours su, Merle chercha à redresser sa tête, pour la première fois. Non, il ne lui reprochait pas de ne pas le lui avoir dit, et il ne voulait surtout pas que son patron s'en excuse. Il l'avait fait pour le protéger, et aurait certainement eu la force de le faire encore des années si Walsingham n'était revenu sur le devant de la scène. Avec un effort immense, il secoua la tête. Non, Caupo n'avait rien à se reprocher, rien.

Que tout se passerait bien, ça, il en doutait en revanche. Les choses ne se passaient jamais bien, dans les Ombres. Et il savait à présent à quel point il y était indésirable. Léandre avait toujours veillé dans l'ombre, et Merle avait compris qu'il veillerait encore s'il ne le décevait pas. Au contraire, il le tuerait sans remord s'il n'était pas à la hauteur d'attentes dont il n'avait même pas idée. Le commis connaissait les lois des Ombres, certaines, en tous cas. Et il était sûr de ne pas être suffisamment fort pour les honorer.

Il trembla, lorsque Caupo le reprit par les épaules et l'attira vers lui. Pourtant, il n'avait plus la force de lutter. « *Tout se passera bien...* », l'entendit-il répéter. Il aurait voulu le croire. Il resta quelques secondes ainsi, en silence, à tenter d'empêcher d'autres larmes de laver la poussière des marches. Puis il finit par dire, par des mots aussi laborieux que s'ils avaient été les premiers du monde :

— Je ne veux pas que les choses changent.

Et dans cette minuscule fiole là, tenait tout l'élixir de sa vie.

Dans la vie de Caupo, la présence de Merle était devenue une évidence, même s'il avait senti que ce dernier en doutait. Avant cette entrée en scène de Léandre, il avait même songé à laisser l'auberge à son commis lorsqu'il deviendrait trop vieux pour s'en occuper. Mais l'heure n'était pas à parler de cela, et les mots que l'oiseau prononça, aussi chaotiques furent-ils, eurent le mérite de rassurer l'aubergiste. Il lui sourit et l'étreint un peu plus fort, surpris qu'il accepte ça.

— Allons, mon Merle. Tu ne pouvais pas penser te cacher toute ta vie dans l'auberge. Tu serais parti à la recherche de tes origines tôt ou tard : on se fait toujours rattraper par ça.

Sa voix se voulait toujours rassurante.

— Tout ne va pas changer : tu auras toujours ta chambre, ici, et je te crierai toujours autant dessus lorsque tu feras n'importe quoi. Et tu auras toujours notre soutien, à Saule et moi. Et Enguerrand, où qu'il soit, j'en suis sûr.

Il le regarda fixement.

— Moi je suis sûr que tu seras amené à faire des choses plus grandes que la plonge en cuisine. Avec Léandre ou pas. Tu es courageux, Merle, tu as toujours pris ta vie en main. Quand tu es parti de Saint-Archambault, quand tu as accepté tous ces boulots dans les Ombres. Combien se seraient résignés ? Toi tu as toujours voulu améliorer ton quotidien.

Le jeune-homme n'en avait pas - mais alors pas du tout - conscience. Il ne savait pas combien d'années il lui faudrait pour ouvrir les yeux sur ça.

— Bien sûr que les choses vont changer. Que tu le veuilles ou non, elles changent, et toi tu t'y adapteras comme tu l'as toujours fait. C'est valable pour tout le monde : le seul moment où elles s'arrêtent de changer, c'est quand on est mort... Et toi tu as trop de choses à vivre pour mourir maintenant.

C'était sans appel. Qu'il n'essaye pas de se jeter par une fenêtre. L'aubergiste était quelqu'un de résolument positif : ce mauvais coup du sort qui arrivait à Merle, il le voyait comme la chance de reprendre son destin en main. Il l'embrassa affectueusement sur le front, lui ébouriffa les cheveux en souriant et se tut.

Merle n'avait pas l'habitude qu'on l'étreigne et il ne s'était d'ailleurs pas laissé faire, les rares fois où Saule avait essayé. Enguerrand, lui, avait toujours eu une sorte de respect pour son aversion au contact. Mais que Caupo puisse faire preuve d'une quelconque affection, ça, c'était tellement

étonnant que cela semblait relever de la fiction. En cet instant, Merle était trop faible pour s'enfuir de la poigne du patron. Et peut-être qu'il en avait besoin, en réalité.

A présent, il semblait être un peu revenu. Depuis qu'il avait parlé, comme le patron l'avait escompté, il s'était en quelque sorte remis en marche. Son regard toujours troublé de larmes n'était cependant plus fixe, et il leva même une main pour essuyer sa joue. Parfois, Caupo était sacrément adroit. C'était peut-être une nouvelle aptitude qu'il se découvrait, mais il avait bien d'autres armes que les torgnoles pour faire bouger son commis.

Merle écouta encore l'aubergiste, et la voix qu'il avait était celle de la raison. Non, il ne pourrait pas se cacher éternellement. Le Chat qui Pêche avait été un refuge et il avait souvent eu le sentiment que, dans sa mansarde, rien ne pourrait jamais lui arriver. Elle était une bulle en dehors du monde, aussi simple qu'elle fut. Ces derniers mois, il avait puisé dans ce sentiment de sécurité pour s'ouvrir de plus en plus, pour trouver le courage d'apprendre de Seamus, pour maîtriser une infime part de ses transformations. Il avait eu l'impression fugace de pouvoir un jour vivre avec ce qu'il était et d'accepter ce qu'il ne savait pas. Il aurait pu vivre comme ça toujours, lui semblait-il. Mais l'Histoire en avait décidé autrement.

Non, il n'avait pas conscience de ce courage qu'il avait malgré lui, de la solidité avec laquelle il traversait les tempêtes, de la volonté qu'il développait parfois. A ses yeux, il était un poids qui croulait sous la maladresse et l'ignorance. Lorsqu'il entendit Caupo le mettre en face des réalités de ses forces, il songea que son patron lui disait ça parce qu'il allait mal, pour l'aider à remonter la pente. L'estime de soi était quelque chose de difficile à insuffler à celui qui en avait toujours manqué.

« *Ce qu'il ferait, avec Léandre* ». Merle secoua la tête lentement, comme s'il ne voulait tout simplement pas entendre ces mots-là. Il ne voulait pas être arraché à l'auberge pour porter les espoirs de Puissants qui se serviraient de lui comme d'une porte vers leur propre salut, alors que d'autres essaieraient peut-être de le tuer comme ils l'avaient déjà fait vingt-cinq ans auparavant. C'était ce que cachait son désir de ne pas voir « *changer* » les choses. Il voulait continuer à mener la vie simple qu'il s'était péniblement tracée lui-même, pas rejoindre des chemins sur lesquels d'autres voulaient le voir marcher. Mais se jeter par la fenêtre ? Par Merlin non... Merle était bien trop pleutre pour tenter de mettre fin à ses jours.

— Je ne sais pas ce que Walsingham espère de moi..., dit-il au prix d'un effort évident tout en se redressant et en posant son front dans ses mains.

Caupo n'était pas très porté sur les détails et n'avait jamais remarqué l'aversion de Merle pour les contacts physiques. En même temps, le peu de contact qu'il avait eu avec lui avait été plus brutal que tendre. En cet instant, il était peut-être parvenu à être assez délicat, assis sur sa marche d'escalier vermoulue à consoler une fillette de six ans qui n'était autre que

son commis de vingt-cinq, mais balancer des torgnoles était quand même plus simple, et demandait moins d'implication. En revanche, il avait une réelle conscience du manque d'estime de lui-même qui frappait l'oiseau. Il n'avait jamais essayé de faire en sorte que ça change, avant ce jour. Tout comme il s'était toujours imaginé qu'Enguerrand développerait son instinct commercial en vieillissant. Il secoua la tête.

— Tu sais, Merle, il faut avancer par étapes. Je connais Léandre depuis ma première année à Pandimon et il est toujours resté dans le paysage : c'est un stratège. Il a sans doute un plan bien ficelé, mais il ne peut pas tout expliquer d'un coup.

Même s'ils avaient pris quelque distance, Walsingham était toujours réapparu dans les moments difficiles. Lorsque le père Caupona était mort, lorsque Soline était partie, également. Caupona, lui, avait toujours été là pour remplir le verre de l'homme de main : quand il avait épousé cette japonaise, quand elle était morte, quand il s'était résolu à laisser son fils à sa belle-famille. Léandre était un homme craint de beaucoup, à juste titre clairement, mais il savait que Merle, pour plusieurs raisons dont le fait qu'il était son commis à lui, n'avait rien à craindre.

A présent, l'oiseau avait presque l'air d'être assis normalement, bien que d'une façon peut-être un peu trop adulte pour une fillette de six ans. De plus en plus, Merle cessait de s'adapter à la physionomie de ses formes d'emprunt et gardait l'attitude qui était la sienne lorsqu'il parvenait à conserver sa vraie forme. Seamus s'en félicitait. Mais, lui, ne le savait pas. Lentement, alors que ses paumes emportaient avec elles une bonne part de l'eau de ses yeux, il poursuivit.

— Je ne veux pas qu'il m'emmène loin d'ici... Ni qu'il me dresse pour être ce... « *Tybalt* »... dont il parle.

Ce nom, il le prononçait pour la première fois, comme s'il avait parlé de quelqu'un d'autre. Jamais il ne pourrait se sentir désigné par ces syllabes-là. Il était Merle, ce nom que lui avait donné Monsieur Clodohald, que les gamins de Saint-Archambault avaient chuchoté en le fixant avec une curiosité malsaine, qu'il s'était répété pour ne pas l'oublier tout au long des années où il s'était caché dans les ruelles où nul ne le connaissait que sous le patronyme de Ventdenuit. Ce nom, enfin, que Caupo utilisait pour le sommer de descendre faire la vaisselle, celui que Saule chantait parfois le matin ou qu'Enguerrand changeait en Merliflore. Il ne voulait pas être un autre, et la sincérité qu'il eut alors en était désarmante.

— Le seul destin que je veuille, c'est de vivre en paix... ici...

Le nom de « *Tybalt* » avait résonné sur le bois de l'escalier, et Caupo l'avait balayé de la main.

— Ah, ce n'est pas le nom que tu portes qui est important, c'est ce que tu en fais. Regarde-moi, je m'appelle Anthémis et personne ne m'appelle comme ça. Et Enguerrand : il porte un vrai nom d'aubergiste, et pourtant il risque de terminer rédacteur ou je ne sais quoi.

Il sourit.

— Sérieusement. Tu crois vraiment que tu aurais trouvé la paix sans savoir d'où tu viens ? Que tu aurais pu vivre longtemps sans montrer ton vrai visage à qui que ce soit ? Et maintenant que tu sais : tu penses sincèrement que tu pourrais faire comme si de rien était ? Tu sais Merle, j'ai fait pareil : j'ai fermé les yeux sur la vérité pendant des années. Et regarde le résultat : tu es au courant quand même ! Prépare toi pour cette rencontre, n'attends pas que Coriolan de Malebrumes vienne te chercher au moment où tu t'y attendras le moins...

Oui, c'était un ordre.

Caupo avait raison. Malgré les illusions qu'il avait pu avoir, Merle avait toujours su - au fond - que la quiétude à laquelle il aspirait devrait passer par la connaissance de son histoire et la maîtrise de ce qu'il était. C'était évident, pour bien des gens sages et extérieurs, mais lui n'avait été toute sa vie que faiblesse et évitement, et avait voulu se convaincre de pouvoir être heureux dans l'ignorance et l'inertie. C'était faux, et il ne s'en rendait compte qu'à présent, alors que la machine s'était mise en marche malgré lui. Les paroles de Caupo passèrent sur lui avec une justesse qui finit de le ramener à la raison. Silencieusement, d'abord, il hocha la tête, même s'il ne savait pas d'où lui viendrait la force de traverser tout ça.

Il savait bien que le nom n'avait pas d'importance. Ce qui l'inquiétait beaucoup plus, c'était ce que Walsingham voulait qu'il devienne. Merle commençait à peine à tenir lui-même les rennes de sa propre vie. Il ne voulait pas devenir un pantin, entre les mains d'un homme qui souhaitait faire de lui un héritier de grande famille, un mage versé dans les arts occultes ou il ne savait quoi. Il ne s'en sentait pas capable, à tort sûrement, mais surtout il ne voulait pas le faire s'il ne l'avait pas choisi. Et non, il ne le choisirait pas. C'était du moins la résolution qui était fermement ancrée dans sa volonté d'oiseau.

— Et si je ne veux pas faire partie des plans de Léandre ?, dit-il avec un voix ténue, comme si ce dernier avait pu l'entendre et s'apprêter à bondir comme un félin dans le tournant de l'escalier.

Il doutait fort que le gallois ait eu un plan, lorsqu'il l'avait sauvé. Il l'avait sans doute fait d'instinct et n'avait simplement pas pu éliminer un nourrisson. Mais à présent, des plans, il en avait, c'était plus que certain. Et sans s'en rendre compte, Merle s'y était déjà engouffré à corps perdu dès lors qu'il avait cherché à savoir. Il avait provoqué ces révélations en baissant sa

capuche aux Jardins du Luxembourg. Et c'était précisément ce que Léandre avait cherché en lui parlant à demi-mots dans sa mansarde. Alors il était un peu tard pour refuser d'entrer dans ses projets... le commis le réalisa soudain et regarda Caupo qui en saisit sûrement le sens. Puis il secoua la tête, comme s'il abandonnait totalement les armes et poussa un long soupir.

Caupo avait confiance en Léandre. Il était son « *ami* » et ils s'étaient toujours soutenus. Merle venait de le découvrir, ou du moins de le comprendre dans plus de détails, même si les deux hommes semblaient séparés par un monde entier. Merle avait du respect pour ça. Et il ne remettrait jamais en cause la confiance que son patron portait au deuxième couteau de la Maison du Solstice d'Hiver. Mais la perspective d'être un jour jeté aux pieds de l'homme le plus puissant de Lutèce occupait chaque recoin de son esprit, et une panique sourde le saisissait à chaque fois qu'il laissait cette éventualité-là s'immiscer devant ses yeux.

— Que je sois prêt ou non, Coriolan de Malebrumes n'aura pas de pitié..., dit-il toujours aussi bas. Ni pour moi, ni pour Léandre.

Et de la vérité de ces mots-là, Caupo ne pourrait pas douter.

Ce dernier fixa son commis avec le plus grand sérieux. Ce qui se passerait s'il refusait d'écouter Léandre ? Il disparaîtrait sans doute dans de mystérieuses circonstances avant la fin de la semaine. Il comprit le regard résigné du garçon. Oui, il était trop tard pour faire marche arrière...

— Tu n'as pas le choix Merle, tu n'as plus le choix. Pour l'instant, il faut jouer le jeu. Faire ce qu'on attend de toi tout en restant toi-même. Ils ne peuvent pas de forcer à changer. C'est très important que tu en aies conscience, est-ce que tu m'as compris ?

Dit comme ça, l'oiseau n'y arriverait pas. Il fallait être plus factuel. Caupona réfléchit.

— Regarde : quand tu es arrivé, je t'avais interdit de nourrir les chats de la cour. Au début tu n'as pas osé... puis tu as trouvé le moyen de le faire sans que je m'en aperçoive, et quand j'ai réalisé, c'était trop tard : les chats avaient déjà pris leurs habitudes ! Ce n'est pas compliqué : fait ce qu'on attend de toi jusqu'à trouver comment faire ce dont tu as envie. Peut-être que les choses se mettront en place d'elles-mêmes.

Caupo se surprit lui-même. Etait-il en train de féliciter son employé pour lui avoir désobéi ? Il doutait que Coriolan de Malebrumes fasse de même envers Léandre. Il sourit tristement.

— Non, il est probable que la Patriarche n'aura pas de pitié pour toi. Et encore moins pour Léandre. Vos destins sont liés depuis le jour où il t'a sauvé : s'il tient à sa vie, il tiendra à la tienne.

Oui, l'aubergiste était confiant depuis que Léandre avait repris la situation en main. En réalité, il n'avait jamais été aussi confiant dans le fait que Merle vivrait !

Malgré les paroles rassurantes de Caupo, Merle ne voyait que deux options. La première était d'écouter ce que Léandre Walsingham aurait à lui dire et à lui inculquer, de le suivre dans les Ombres même si cette pensée le répugnait, et d'espérer vivre un peu jusqu'au jour où le Solstice d'Hiver apprendrait son existence et les tuerait tous les deux. La seconde option, quant à elle, était de refuser - peut-être de fuir - et de mourir tout de suite. Seule l'échelle de temps différait, à son sens.

Néanmoins, il réfléchit un court instant à ce que lui dit Caupo sur le pacte implicite qui existait entre Walsingham et lui, depuis la nuit de grand vent où il avait refusé de le tuer. Merle réalisait à présent à quel point Léandre avait pris des risques, dans son jeune âge. Il ressentait une oppression à la seule idée que l'on puisse donner à un gamin l'injonction d'en tuer un autre, et avait honte que ceux dont il portait le sang puissent donner de tels ordres. En cet instant, il réalisa que Caupo avait raison : il serait en sécurité relative avec cet homme gravitant non loin. Bien plus que ce qu'il avait en fait été pendant des années, à dormir dans des venelles des Ombres sans même savoir à quoi il ressemblait en ces moments. Une nouvelle fois, il acquiesça.

Alors même que son for intérieur semblait plier sous le poids de la raison insufflée par Caupo, d'autres pensées lui venaient déjà. Est-ce qu'on changerait de regard envers lui lorsque l'on saurait ? Saule... Que penserait Saule, elle qui était si droite et qui avait en haine les Ombres et plus encore ceux qui étaient à sa tête. Est-ce qu'elle le haïrait lui aussi ? Est-ce que de rester au Chat qui Pêche ne mettrait pas en danger tous ceux qu'il souhaitait préserver, ici ? Ces idées là l'envahirent avec une terreur bien plus grande encore que celle de se trouver un jour en face au Patriarche.

— Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose, Patron, dit-il enfin.

Ce « *vous* » les désignait tous : Caupo, Saule, Enguerrand et les chats de la cour. Seamus, les habitués, tous. C'étaient eux, sa famille, et pour que eux soient en paix, il aurait été prêt à n'importe quoi.

Caupo fut rassuré de voir que Merle acquiesçait à ce qu'il disait, mais il eut pour lui un sourire un peu moqueur. Lui aussi avait toujours aspiré à une vie tranquille et rangée. Qu'il aurait pu avoir, d'ailleurs. Pour ça, il aurait dû commencer par jeter dehors le jeune-homme qui s'était endormi sur sa table, comme il en avait expédié tant d'autres avant lui : directement dans la Seine. Mais il ne l'avait pas fait, et s'était engagé pour un orphelin, en pleine conscience de ce qu'il faisait et du fait qu'il impliquait peut-être sa vie et celle de sa famille. Pourquoi ? Parce que c'était ce qu'il devait faire !

Il ne voulait pas qu'il leur arrive quelque chose ? Il pointa un doigt vers lui et posa :

— Ça, ça ne te regarde pas !

Il était ferme.

— S’il nous arrivait quelque chose, ce serait de ma faute à moi. Je savais ce que je faisais quand je t’ai accueilli ici. Maintenant arrête de ressasser et fait confiance à Léandre.

Oui, il allait perdre patience.

La rudesse avec laquelle l’aubergiste lança ces paroles fit presque sourire Merle sous ses yeux rendus rouges par leur propre sel. Il avait eu peur de ne plus jamais entendre le patron le malmener, comme si les simples paroles de Léandre avaient eu le pouvoir de balayer tout ce qui était son monde. Mais non. Caupo lui criait toujours dessus. Il était bien à la maison. Une dernière fois, il acquiesça et regarda son patron. Il avait l’air d’être presque redevenu Merle, malgré l’apparence de cette fillette qui ne l’avait pas quitté. Son attitude, en tous cas, était celle du Merle ordinaire. Pas celle du fantôme que Caupo avait tiré des mansardes quelques minutes plus tôt. Il devait être à peu près en état de finir les corvées, s’il en restait. Caupo ne le raterait pas, sur ce point. Mais une dernière chose sembla passer sur lui, alors même qu’il se demandait si ses jambes parviendraient à le porter jusqu’en bas.

— Patron..., dit-il à voix basse. Parlez à Saule... S’il vous plaît...

Non, il n’avait pas la force de le lui dire lui-même. Saule était différente, à ses yeux. Elle avait quelque chose de bien trop protecteur et maternel pour que Merle y soit indifférent, à la manière d’une grande sœur dont on craindrait la déception. Et pourtant, il fallait qu’elle sache, et le plus rapidement serait le mieux.

L’aubergiste remarqua avec satisfaction que le jeune-homme semblait se remettre de ses émotions, oui, Merle était fort ! Ça ne faisait aucun doute ! Pourtant, son sourire retomba. Il n’avait pas envie de parler à Saule, non. Parce que la jeune-femme allait le bombarder de questions, imaginer le pire et vouloir s’investir plus que de raison. Elle, en revanche, était plus en sécurité si elle en savait le moins possible. Pourtant, il réfléchissait à la requête de son commis. Dans la logique des choses, il aurait été à lui de révéler sa propre histoire. Mais à bien y regarder, Caupo aurait dû être celui à la lui annoncer en premier lieu. Il comprenait sa paralysie à l’idée de parler à sa collègue alors que tout était si neuf. Il n’était pas d’accord, mais il le ferait. Il se gratta la tête et répondit d’une voix grave :

— Je ne sais pas si c’est une bonne idée... mais oui. Je le ferai.

Il resta un instant silencieux, Merle allait de toute évidence mieux : il pouvait reprendre là où il s’était arrêté en montant l’escalier. Il le fixa

sévèrement et ajouta d'un ton dur, qui ne l'était peut-être pas tant que ça :

— Merle, la prochaine que tu me laisses seul pour le service, je te réduis en miettes !

Puis il lui donna une tape virile dans le dos et annonça avec un petit sourire sournois :

— Tu as un peu de vaisselle qui t'attend en bas... Au boulot !

Il allait sans doute passer l'après-midi à redonner à la cuisine son aspect de cuisine. L'aubergiste n'avait pas fait dans la demi-mesure : les assiettes n'avaient pas été vidées, certains plats avaient fini cramés dans le four et le sol était recouvert de déchets. Allait-il lui donner un coup de main ? Certainement pas !

En d'autres temps, Merle aurait fondu de honte et de remords sous le poids de cette injonction de son patron. Mais en cet instant, après ce qui venait d'arriver et la conversation qui avait résonné dans l'escalier, il ne put s'empêcher de rire tout en frottant l'un de ses yeux irrités. C'était un rire bref mais clair, tel que Merle en produisait peu. A vrai dire, cet oiseau riait aussi peu qu'il pleurait. Mais en cet instant, de se faire menacer de pulvérisation par Caupo lui sembla tellement décalé et sécurisant qu'il ne put retenir une bouffée de joie.

— Oui..., dit-il en se levant, non sans se tenir à la rambarde pour tenter de compenser le coton qui constituait ses jambes.

Il se doutait de l'état qui devait être celui de la cuisine... Nettoyer lui ferait du bien. Il pouvait bien y avoir des piles et des piles de faïence, elle serait la bienvenue. Avec plus ou moins de grâce, il descendit quelques marches sur le tapis usé qui cascadaient toujours plus bas. Le bois craqua un peu sous son pied lorsqu'il atteint le pallier, avant le tournant, et il regarda l'aubergiste, resté en haut des marches. Après une brève seconde, il lâcha :

— Merci...

Et ce simple mot là portait une sincérité pénétrante.

Alors, il disparut à la manière de ces oiseaux des jardins, ceux qui filent dans les buissons, toujours plus bas, suivant la rampe qui le mènerait aux cuisines du Chat qui Pêche.

Le rire de Merle passa sur Caupo comme un salut, et il ne s'offensa pas de cette petite liberté qu'il venait de s'octroyer sous ses menaces. Il se surprit même à rire lui aussi doucement. Qu'il ne se méprenne pas cependant : il le déboulonnerait à la prochaine incartade, qu'une révélation de Walsingham l'ait troublé ou non. Il regarda avec émerveillement ce Merle nouveau descendre l'escalier, un peu comme il avait regardé Enguerrand monter

## explosion prévue pour 14h01

pour la première fois dans le Pandimon Express. Ses enfants devenaient des hommes.

Lorsque le jeune-homme sous ses traits de fillette le remercia, il se contenta de sourire, franchement et affectueusement. Puis, quand il eut disparu, il se prit la tête, dans ses deux mains.

En réalité, lui aussi mourrait d'effroi.